

Labo junior REPHAM (Représentations et Exercice du Pouvoir : l'Héritage Antique à l'époque Moderne) : « *Longue expérience des choses modernes et continuelle leçon des antiques* » : l'héritage antique dans la pensée et les pratiques du pouvoir à la Renaissance et à l'âge classique  
Séminaire commun – 4<sup>e</sup> séance : *Harmonia mundi* : unité, désir, magie à la Renaissance.  
Mardi 8 décembre 2015

**Séminaire commun – 4<sup>e</sup> séance : mardi 8 décembre 2015**  
**Séance intitulée *Harmonia mundi* : unité, désir, magie à la Renaissance.**  
**Compte-rendu du débat**

Caroline Labrune. Le bon magicien et le bon philosophes ne sont-ils jamais présentés comme inquiétants par Giordano Bruno ? Ils semblent tout de même investis d'un pouvoir considérable.

Alberto Fabris. Si G. Bruno est conscient des dangers de la magie, pour lui, elle n'est jamais en soi mauvaise ni bonne.

C'est plus tard que l'aspect inquiétant de cette maîtrise a pu être développée. Willelm Reich a fait l'étude de ce genre de problèmes dans *Psychologie de masse du fascisme*, écrit en 1933. C'est le livre d'un élève hérétique, qui est devenu communiste, et a eu l'idée de lier psychologie et marxisme : il interprète donc le fascisme comme le développement maximal des frustrations sexuelles ; le dictateur est celui qui a déchaîné le désir dans les masses. Il voit donc le fascisme comme quelque chose de capable d'allumer des désirs.

Ces réflexions ont pu aussi avoir des développements avec les années 80, qui ont développé une civilisation de l'image : il faut alors avoir à l'esprit la publicité, et les discours des dictateurs du XX<sup>e</sup> siècle.

Public. Quelle est la dimension politique du désir dans la religion de Bruno ? Bruno cite Numa Pompilio comme savant qui a fondé une religion et conféré une dimension théologico-politique à la religion même, pour fonder une société. C'est par ailleurs quelque chose qu'on retrouve chez Machiavel.

AF. La religion est une création politique dans l'Europe des temps modernes : selon l'interprétation d'un magicien prophète pour qui tout était lié, la religion était donc aussi une création en lien avec la politique.

Chez Bruno, il y a notamment un lien entre amour et production du fantasme : pour Giordano Bruno, associer une image à un souvenir, et donner des images à penser comme l'Enfer et le Paradis pouvait avoir des implications concrètes (par exemple interdire la peur de l'Enfer, empêcher la peur des châtiments), ce qui impliquait des conséquences sur le lien social.

Flora Champy. Pour rebondir sur la question de la dimension politique de la religion et sur le lien avec l'élément passionnel de la religion, Bruno montre que dans la religion il y a un principe politique ; est-ce qu'il envisage aussi d'utiliser la religion pour affilier le peuple ou les citoyens à un système politique ? Envisage-t-il l'utilisation de la religion comme moyen d'affectionner les citoyens à la chose politique ?

AF. Selon Denis de Rougemont, la phrase « Dieu est amour » n'est pas innocente : c'est la même chose ici. La religion est un lien constamment noué entre des différents niveaux de lettres et de société ; elle est toujours une tension, une production. Le motif du talisman y est rattaché, puisque c'est une chose qui peut assurer, performer un objet matériel en le raccrochant au spirituel : on peut être alors des vases vides remplis par cet esprit, et on est dès lors animé, et capable de s'élever. Le désir est donc un moteur qui crée des liens.

G. Bruno parle de l'astrologie et du Christ comme d'Orion, en ce qu'il est capable d'unir l'homme et la bête, l'homme et Dieu, en raison de sa double nature. Cela implique une critique de certaines formes de médiations : la mauvaise médiation d'une religion est celle qui nous oblige à avoir une unique échelle entre la terre et le ciel, ce qui suppose des institutions qui imposent les

Labo junior REPHAM (Représentations et Exercice du Pouvoir : l'Héritage Antique à l'époque Moderne) : « *Longue expérience des choses modernes et continuelle leçon des antiques* » : l'héritage antique dans la pensée et les pratiques du pouvoir à la Renaissance et à l'âge classique  
Séminaire commun – 4<sup>e</sup> séance : *Harmonia mundi* : unité, désir, magie à la Renaissance.  
Mardi 8 décembre 2015

choses et seulement capables de n'envisager qu'une forme de choses. À l'inverse, G. Bruno défend, lui, une religion naturelle, fondée sur une médiation constante et omniprésente, ce qui créerait, pour lui, des liens politiques fiables.

FC L'expression de « religion naturelle » est-elle présente chez G. Bruno ?

AF. Absolument.

FC. C'est intéressant car la religion naturelle est opposée à la religion artificielle, dénoncée comme un instrument d'oppression et de manipulation au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Public. On retrouve par ailleurs cette opposition chez Bodin.

AF. G. Bruno envisage plutôt le sujet sous l'angle de la brisure de l'unité de la chrétienté – ce qui est lié aux fractures européennes de son époque. Bruno déteste le fanatisme religieux, il le considère comme quelque chose qui empêche le lien social, le déploiement des lettres, de la science et de l'humanité.

Public. Chez Bodin, il y a une différence entre religion naturelle et les autres, que sont le christianisme, le judaïsme... Toutes les religions du Livre, pour lui, sont opposées à la religion naturelle. La première est naturelle, les secondes sont révélées.

FC. La religion naturelle peut-elle alors être considérée comme une question de pratique ?

Giorgio Bottini. La religion naturelle serait-elle une religion non révélée, une religion qui ne serait pas celle du Livre ?

Public. Cela relève plutôt d'une pratique de l'anthropomorphisme et de l'anthropocentrisme chez Bodin.

FC. Alberto, tu as dit que celui qui doit lier est aussi celui qui crée. Le lieur est-il un législateur, qui fait les lois, ou plutôt un gouvernant qui exerce le pouvoir ? Ou les deux ? L'expression est un peu étonnante : sur quel plan Bruno se situe-t-il donc ?

AF. À la base, il s'agit surtout d'une métaphore. Il faut entretenir un lien constant, pour lui, entre désir suscité et désir ressenti, car le désir est impossible à susciter si celui veut le faire naître chez autrui ne désire pas. Le magicien est alors celui qui est capable de maîtriser le désir.

FC. Le lieur semble surtout impliqué dans l'exercice du pouvoir politique ; mais Bruno envisage-t-il de créer des normes à partir des liens établis par le lieur ?

AF. La religion consiste aussi à modifier le ciel, ce qui pose problème : car comment vivre dans un cosmos contaminé par des actions et des perversions d'un homme ? Le législateur est obligé de se remettre en cause, constamment : il n'est pas sûr d'être vraiment sa place dans son rôle de lieur. Mais il lui reste de toute façon impossible de créer des liens s'il s'y soustrait lui-même.

FC. Est-ce que cette idée que celui qui fait le lien y est soumis et en est maître a un rapport avec l'idée de la souveraineté du peuple ? On trouve cette idée d'une souveraineté inaliénable, indivisible, incommunicable, appartenant au peuple seul, chez Althusius. Est-ce qu'on peut mettre cette idée en rapport avec les théories de Bruno ?

AF. Certes, G. Bruno est devenu un symbole de la lutte contre la tyrannie, car il avait l'idée que le roi philosophe est celui qui doit gouverner. Mais il n'est pas dans le même paradigme qu'Althusius. Pour lui, le bon roi est celui qui assure le bon déroulement des choses : il n'est donc pas sur le même plan.

Public. Disposons-nous des comptes-rendus du procès de Bruno ? Un des chefs d'accusation principaux est-il ses accointances avec la magie ?

AF. À l'époque, sur ce sujet, on peut penser à Alexandre VI, et à Campanella : la figure du taureau d'Alexandre VI Borgia est parlante, sur ce point. Cela suggère l'effet d'une magie naturelle

Labo junior REPHAM (Représentations et Exercice du Pouvoir : l'Héritage Antique à l'époque Moderne) : « *Longue expérience des choses modernes et continuelle leçon des antiques* » : l'héritage antique dans la pensée et les pratiques du pouvoir à la Renaissance et à l'âge classique  
Séminaire commun – 4<sup>e</sup> séance : *Harmonia mundi* : unité, désir, magie à la Renaissance.  
Mardi 8 décembre 2015

fort peu chrétienne, qui était très à la mode à l'époque. Mais la Contre-Réforme a mis de l'ordre dans tout ça : Bruno a donc dû préciser ce qu'il entendait par magie – à savoir l'astrologie. Il essayait de rationaliser tout cela. Pour lui, agir magiquement était marier le monde. Mais ce n'est pas tant pour cela qu'il a été condamné, que sur la question de la christologie.

Charlotte Triou. J'ai une question sur le lien de G. Bruno avec les poètes français, notamment ceux de la Pléiade. Bruno passe à la Cour de France assez tardivement dans le siècle, vers 1582 ; a-t-il lu les poètes de la génération précédente ?

AF. On ne sait pas ce que Bruno a lu : a-t-il lu Montaigne, par exemple ? Certains disent que oui. Il est en revanche certain qu'il a fréquenté des gens comme Ronsard ou Pontus de Tyard : à ce titre, il a fait partie des circuits littéraires de l'époque. Il y avait par ailleurs certainement une circulation des textes et des idées, notamment concernant une certaine philosophie de l'amour, et certains motifs et modèles littéraires, desquels il participe : il parle notamment du roi comme de l'Hercule gaulois. Mais il ne cite jamais de sources précises.

CT. Je suis très frappée par la ressemblance de certaines choses que tu as dites en termes de conception de l'amour et de la mémoire et ce qu'on trouve chez Maurice Scève, qui relève de la génération précédant celle de la Pléiade. J'imagine qu'il s'agit de reprises de motifs plus anciens. Quand tu as parlé d'Actéon dans ton intervention notamment, c'était très frappant.

AF. Chez Bruno, on a plutôt affaire à une transformation, dans la catégorie de l'intellect.

CT. On a donc un trajet inverse de la théorie médiévale ?

AF. Oui : l'image est inverse. Le trajet est celui d'une élévation, on se perd dans la divinité, on devient nature car Dieu est naturel, puisque la Nature est la manifestation de Dieu.

CT. Il y a une expérimentation de ce transfert-là chez Scève : il reprend les mêmes images que Bruno, à savoir le miroir, Actéon, et dans la manière dont il l'utilise dans sa poésie amoureuse. Mais Scève est quand même antérieur à G. Bruno.

AF. Après, les modèles circulent, par l'intermédiaire des *emblemata*, et des répertoires. Cela fait que certaines images de la poésie continuent encore à circuler, même aujourd'hui.

CT. En tout cas, il y a un véritable travail sur les mêmes motifs.

AF. C'est évident si on regarde ce qui se passe en Angleterre : l'exemple de Philip Sydney est significatif des ponts qu'il peut y avoir entre les cultures française et anglaise : il reprend l'image de Diane comme métaphore de l'empire ; la figure de l'androgynie pour François I<sup>er</sup>... Les images circulent dans tous les sens.

CT. Dommage qu'il n'y ait pas de connexion plus nette entre Scève et Bruno, car ils creusent au même endroit... En fait, Scève s'inscrit surtout dans les années 1540 : quelles sont les premières années de publication de Bruno ?

AF. Il arrive en France en 1581, où il passe par Lyon ; ensuite, il se rend à Venise. Puis, en Allemagne, à Francfort, où les livres circulent beaucoup. Il a notamment été à l'ambassade de France, où il a pu avoir accès à une quantité énorme de livres, en tant qu'ambassadeur...

GB. Il ne faut pas, par ailleurs, oublier qu'on a affaire à une époque où tout circule beaucoup par la voix, et où tout n'est pas toujours imprimé...

CT. Oui, mais il n'a pas dû y avoir de croisement direct de toute façon.

GB. Sur un autre sujet, il y a tout un enchaînement de potentialités, de devenir de l'être, tout le temps en devenir dans le monde : des potentialités, mais aussi des probabilités. Par exemple, l'indignation donnera peut-être lieu à la colère, etc. D'après Bruno, la tâche du politicien et du savant est-elle de connaître l'association de ces états et les moments où va se produire le passage de l'un à l'autre. Comment Bruno explique-t-il à quelles connaissances il pense ? Ces connaissances sont-elles fondées sur la déduction, sur les exemples historiques ? L'Histoire a pu être une science

Labo junior REPHAM (Représentations et Exercice du Pouvoir : l'Héritage Antique à l'époque Moderne) : « *Longue expérience des choses modernes et continuelle leçon des antiques* » : l'héritage antique dans la pensée et les pratiques du pouvoir à la Renaissance et à l'âge classique  
Séminaire commun – 4<sup>e</sup> séance : *Harmonia mundi* : unité, désir, magie à la Renaissance.  
Mardi 8 décembre 2015

prédictive, voire un paradigme d'interprétation : à quoi Bruno pense-t-il donc comme forme de prévoyance de production du changement, du lien entre les différents états ?

AF. Sur ce sujet, il faut veiller à utiliser les bons mots : en l'occurrence, il faut changer de paradigmes. Pour Bruno, l'être est un : si acte et puissance coïncident, il y a tout, et surtout, tout dans des mondes infinis. Le fini peut donc se transformer en infini en continuant à se métamorphoser ; la totalité des potentialités – puissance et devenir – se retrouve donc dans tout élément, même dans un bouchon de plastique. Ensuite, comme la philosophie est toujours le parcours entre nuit, midi, soir et saisons, pour Bruno, elle est la récupération de l'ancienne philosophie : il faut donc savoir à quel moment on se trouve de l'état des choses. Il utilise alors l'image de la plante pour le montrer : car pour lui, il faut savoir quelle est la graine pour savoir quelle plante on aura à la fin.

GB. Même au niveau politique et historique ?

AF. Oui, mais Bruno part essentiellement de l'image de la philosophie. Pour lui, la dissolution des institutions politiques est impossible, car il est tout simplement impossible d'arrêter le monde, qui continue forcément de tourner. C'est pourquoi il faut toujours proposer des projets de réforme, pour lui.

Après, il a conscience que si on donne le pouvoir de l'enchantement aux hommes, ceux-ci peuvent être des loups, et dès lors briser des états politiques.

GB. En tout cas, Bruno n'a pas un projet comme Campanella ? Un projet fou, certes, mais projet néanmoins ?

AF. Non.

FC. J'aurais une question pour Marie : Copernic et Kepler se rapportent à Pythagore : comment le situent-ils par rapport à Ptolémée, dont ils condamnent la science ? Ils rompent avec une tradition en particulier, mais pas avec l'Antiquité en bloc ? Y a-t-il donc un rapport entre la cosmologie de Ptolémée et de Pythagore ?

Marie Durnerin. La cosmologie de Ptolémée est un des modèles de l'époque, qui se caractérise par sa liberté de penser : au fond, chacun pensait un peu ce qu'il voulait tant qu'on restait dans une cosmologie harmonieuse et fondée sur le nombre et sur l'unité. En ce qui concerne Pythagore, Copernic ou Kepler dit s'inspirer de lui pour sa théorie du mouvement : les choses ne sont pas fixes pour Pythagore, elles sont en perpétuel mouvement. Après, dans la reprise qu'en font Kepler et Copernic, il y a une forme de projection de leur pensée sur Pythagore ; des reconstructions sont à l'œuvre. Pythagore aurait en effet pu dire cela, mais ce sont surtout des projections qui leur permettent de dire ce qu'ils ont à dire. La reprise de Pythagore comme autorité antique permet de s'opposer à Ptolémée, par le biais d'une actualisation.

CL. Les gens avaient-ils conscience du caractère problématique de cette reprise floue de sources quasi inconnues ?

MD. Le problème ne se posait pas vraiment à l'époque. Personne ne dit, à l'époque, que tout le monde dit n'importe quoi sans réel fondement. On ne se souciait absolument pas de ce sujet à l'époque.

FC. C'est étonnant, puisqu'on imagine la Renaissance aujourd'hui comme une redécouverte de l'Antiquité, alors que dans le cas de Pythagore, le souci de l'exactitude historique n'est pas du tout d'actualité, visiblement.

Public. Chez Mersenne, on trouve l'idée que le monde est fait par Dieu dans un sens harmonieux, comme la musique : l'harmonie sert à interpréter l'architecture du monde. Chez Mersenne et Kepler, c'est associé à l'idée que Dieu a fait le monde *pondus numero et mensura* (selon le poids, le nombre et la mesure). C'est une référence qu'on trouve aussi dans la philosophie

Labo junior REPHAM (Représentations et Exercice du Pouvoir : l'Héritage Antique à l'époque Moderne) : « *Longue expérience des choses modernes et continuelle leçon des antiques* » : l'héritage antique dans la pensée et les pratiques du pouvoir à la Renaissance et à l'âge classique  
Séminaire commun – 4<sup>e</sup> séance : *Harmonia mundi* : unité, désir, magie à la Renaissance.  
Mardi 8 décembre 2015

médiévale. Cette référence se trouve-t-elle aussi dans les textes des philosophes de la Renaissance – l'idée selon laquelle Dieu a fait le monde suivant la description *pondus numerus et mensura* ?

MD. Il me semble avoir vu ça chez Marsile Ficin, mais il faudrait vérifier.

AF. C'est possiblement présent chez Bruno, mais juste pour le *numero et mensura*, et non pour le *pondus*.

Public. Il faudrait aussi voir ce que peut apporter à la question la théorie du *clinamen*.

CL. Y a-t-il un lien entre la théorie pythagoricienne et la religion judéo-chrétienne ?

MD. Oui, vu que Pythagore était conçu comme un penseur pré-chrétien : de toute façon, il était christianisé. On le voit notamment par une citation de Marsile Ficin : dans une de ses lettres, il dit que « l'arrangement des sphères par Dieu est une découverte de Pythagore ». C'est assez clair.

AF. On retrouve ce genre de liens sur d'autres points : pour la tradition, c'est Moïse qui écrit la *Genèse*, or Moïse avait pris la source la plus docte de son savoir chez les Égyptiens, les Chaldaïques – ce qu'on appelait des savoirs de *concordia*. On avait donc affaire à une source du vrai savoir, sublimé par le christianisme.

FC. J'ai une question sur le, ou les programmes politiques pythagoriciens qui ont pu être mis en place. Cela a-t-il été fait au niveau d'un modèle de vie donné aux gouvernants? Est-ce que l'idée est plutôt de donner la vie de Pythagore comme modèle aux gouvernants, ou d'insérer cette harmonie dans un cadre législatif ?

MD. On trouve les deux idées à la Renaissance. Pythagore est en fait surtout présenté comme un modèle moral, et on reprend l'idée de vivre en harmonie avec la nature. Les gouvernants doivent alors être des hommes qui veulent vivre en conformité avec la nature, en harmonie avec elle ; et de fait, Pythagore est utilisé dans ce sens.

GB. Il faut enfin toujours avoir à l'esprit que la culture grecque, dans le quattrocento florentin, est utilisée dans un but antipopulaire par les Médicis. L'idée était d'éradiquer la culture populaire, trop liée à une culture républicaine (ce qui passait par le dénigrement systématique de Dante, de Boccace et des chroniqueurs républicains). Le principe était de véhiculer une culture hors d'accès pour le peuple, dont de développer une culture d'élite qui avait directement une fonction politique très forte dans la vie de Florence. La culture était donc en lien avec les réformes institutionnelles. Cela a un lien avec le fait que Florence a l'imprimerie la plus faible à l'époque parmi les grandes villes italiennes, ce qui correspond vraiment à l'utilisation que les autorités de la ville faisaient de la culture grecque. L'idée d'harmonie entretient un lien profond avec un certain projet culturel et politique : sur ce point, elle est en opposition forte à une culture partagée par les gens, par le peuple. On démontait Dante et Boccace pour élever Pétrarque, et ces procédés avaient des buts politiques. C'est pourquoi le choix qu'a fait Machiavel d'écrire en langue vulgaire – et exclusivement en vulgaire – est un choix politique.

Public. Se pose aussi alors, sans doute, la question de l'élégance du texte, de la traduction : la traduction *verbum in verbo* – mot à mot – doit être alors condamnée, selon une même logique.

GB. Le but des Médicis était surtout d'éradiquer l'héritage du Moyen Âge : l'idée de culture partagée leur posait un problème fondamental, car c'était une culture qu'ils ne pouvaient pas contrôler. Sur ce point, le problème a surtout des implications sociales et politiques, plutôt qu'une question d'auteurs en particulier.